



DU MONDE

Chine somnambule

La Mort du soleil
de Yan Lianke

Traduit du chinois par Brigitte Guilbaud,
Éditions Picquier, Arles,
2020, 400 pages, 22,50 euros.

Et vint ce jour où Yan Lianke n'eut plus de mots, plus de souffle, plus d'envie, où l'inspiration se tarit et avec elle la lumière et l'espoir. Dans *La Mort du soleil*, ce n'est pas l'auteur qui parle mais Li Niannian, un jeune garçon considéré comme idiot par sa famille, mais dont l'acuité et le sens de l'observation vont nous entraîner dans le récit détaillé d'une folle nuit. Niannian vit dans le même village que Yan Lianke, au cœur des terres sèches et arides du Henan, dans le centre-est de la Chine. Il a lu tous ses livres et lui voue une admiration sans bornes. Mais cette nuit-là, l'écrivain n'est plus que l'ombre de lui-même, à l'image de l'ensemble des villageois, qui deviennent peu à peu somnambules. Alors, dans le décompte des heures, s'orchestre peu à peu le ballet funèbre d'une nuit apocalyptique où la face d'un village et de ses habitants va peu à peu s'inverser pour plonger dans les tréfonds les plus obscurs.

À la tête d'une petite boutique de papiers funéraires qu'on offre aux morts, le père et la mère de Niannian sont aux premières loges de ce cauchemar nocturne, pris par le tourbillon incessant des commandes à mesure que le somnambulisme gagne le village et qu'une folie sanguinaire s'empare des hommes. En cette journée d'été torride, tout s'accélère. Les hommes, tels des fantômes déréalisés, vaquent à leurs occupations mais, de leurs consciences endormies, jaillissent les démons enfouis qui leur dictent les actes les plus vils. Le récit de Niannian se meut alors en une fresque glaçante où chacun s'en va régler ses comptes, assourir ses fantasmes. De tueries en pillages, de meurtres en mouvements de masse, c'est le destin funeste d'un village qui se raconte, avec ses jalousies, ses frustrations, ses élans refoulés et ses histoires maudites.

Car en ce lieu où le crématorium a remplacé peu à peu les mises en terre, en raison d'une législation implacable,



un homme – le père de Niannian – a méthodiquement dénoncé tous ceux qui contrevenaient à cette loi. Quand les morts deviennent cendres, coule des cadavres l'huile que l'on trafique allégrement pour faire face aux pénuries et augmenter les petits profits. Alors la folie des hommes se déchaîne. Niannian et les siens, en quête de rédemption, se voient impuissants à inverser le cours d'une histoire qui les dépasse. Rien n'y fait, ni le thé préparé par la mère et censé aider les hommes à rester éveillés, ni les recours du père aux dirigeants politiques qui sont déjà passés dans d'autres dimensions : le somnambulisme ravive les délirés des puissants jusqu'à ressusciter les grandes heures des dynasties impériales.

Allégorie du passé, projection sombre du futur, œuvre prémonitoire, *La Mort du soleil* semble illustrer le désespoir d'un écrivain qui ne croit plus ni aux humains ni aux dieux. Un écrivain dont l'ombre fugace et hagard traverse cette nuit noire comme il traverserait une nuit de Chine – pays qu'il ne reconnaît plus ou ne veut plus reconnaître. Un écrivain devin qui nous conte une épidémie de somnambulisme à l'heure du Covid-19 et des hommes masqués. Même le soleil se refuse à revenir – un funeste scénario qui ne s'achève que par la volonté d'un homme : le dénonciateur de ses frères, maître de l'ordre et du désordre, incarnation d'un salut humanisé qui, faute de dieux, ressuscite l'astre mais laisse planer bien des nuages.

GENEVIÈVE CLASTRES.

ÉCONOMIE	IDÉES
<p>LES RETRAITES. Un bras de fer avec le capital. – Sous la coordination de Frédéric Boccara, Denis Durand et Catherine Mills <i>Delga, Paris, 2020, 266 pages, 17 euros.</i></p> <p>La pandémie de Covid-19, couplée à l'énorme mobilisation populaire, a eu raison de la réforme des retraites. Celle-ci n'est pas définitivement enterrée pour autant, au moins dans sa finalité. Et l'on ne peut pas être sûr qu'elle ne renaîtra pas de ses cendres. L'objectif fondamental vise à faire glisser le système de répartition (solidaire) vers un système de capitalisation (individuel) et à en finir avec l'architecture de protection sociale mise en place après-guerre, dont fait aussi partie le système de soins. Grâce aux dix-huit contributeurs apparaissent les remises en cause induites par les politiques menées au fil des décennies, selon les catégories de travailleurs : jeunes, femmes, fonctionnaires, bénéficiaires de régimes spéciaux, salariés « classiques », si l'on peut dire. En segmentant les attaques, les pouvoirs en place cherchent à fragmenter les réactions. Le mérite de l'ouvrage est de montrer ainsi la cohérence des réformes ainsi que les possibilités de construire une unité pour les stopper et bâtir un système plus juste. Les chapitres sont courts et les propositions de financement se déclinent en fiches pédagogiques.</p> <p>M. B.</p>	<p>LES ÉCRITS DE KRACAUER SUR LA PROPAGANDE. – Olivier Agard <i>Éditions de l'Éclat, Paris, 2019, 112 pages, 7 euros.</i></p> <p>Dans un ouvrage bilingue (français-allemand) tiré d'une conférence, Olivier Agard, spécialiste de l'histoire des idées en Allemagne au XX^e siècle et auteur de <i>Kracauer, le chiffonnier mélancolique</i> (CNRS Éditions, 2010), éclaire des travaux du penseur allemand, restés longtemps confidentiels. Selon ce dernier, qui s'appuie largement sur l'exemple du cinéma nazi, la propagande est un moyen de déréalisation essentiel pour un régime. Elle remplace un monde existant, fait d'antagonismes sociaux susceptibles de réveiller un élan révolutionnaire, par une « pseudo-réalité », soit la mise en scène de l'unité d'un peuple et celle de la réconciliation annulant ses conflits. Pourtant, s'il s'agit bien d'endormir la conscience des spectateurs, Siegfried Kracauer donne néanmoins sa chance à leur capacité de rêverie intérieure. Ainsi, à propos des images d'Adolf Hitler défilant le 23 juin 1940 dans Paris, il écrit : « <i>La vision touchante de cette cité fantôme qui autrefois vibra de vie fiévreuse reflète le vide du propre noyau du système nazi</i> » (<i>De Caligari à Hitler : une histoire psychologique du cinéma allemand</i>, L'Âge d'homme, Lausanne, 2009).</p> <p>THOMAS PIETROIS-CHABASSIER</p>
<p>OÙ VA L'ARGENT DES PAUVRES? – Denis Colombi <i>Payot, Paris, 2020, 352 pages, 21 euros.</i></p> <p>Bien des préjugés circulent concernant la pauvreté. Lorsque les grands médias traitent des personnes qui en souffrent ou de leur manière de gérer le peu d'argent dont elles disposent, ils peinent à dissimuler leur condescendance : si les pauvres s'y prenaient mieux... ils seraient moins pauvres, nous explique-t-on en substance. L'auteur de cet ouvrage prend le contrepied des injonctions morales traditionnelles, auxquelles il préfère la rigueur scientifique de l'analyse sociologique. Abondamment référencé, son ouvrage démontre comment les choix économiques des plus pauvres résultent plus souvent de longs calculs rationnels que d'un assujettissement pulsionnel. En outre, la pauvreté n'apparaît pas comme la conséquence d'une mauvaise gestion économique mais plutôt comme une cause première déterminant la gravité de chaque « mauvais choix ». Et le sens de la causalité se voit alors retourné. Mais, si la pauvreté est une cause, elle demeure également une conséquence : car il faut bien des pauvres pour construire la richesse de quelques-uns.</p> <p>SÉBASTIEN GILLARD</p>	<p>LE MÉNAGE À TROIS DE LA LUTTE DES CLASSES. Classe moyenne salariée, prolétariat et capital. – Bruno Astarian et Robert Ferro <i>Éditions de l'Asymétrie, Toulouse, 2019, 400 pages, 17 euros.</i></p> <p>Les auteurs s'inscrivent dans le courant dit de la communication et proposent de prendre au sérieux le rôle de la classe moyenne salariée dans le rapport social capitaliste, qui ne se réduit pas à la « contradiction fondamentale entre prolétariat et capital ». Au-delà du flou concernant sa définition et du manque de travaux à son sujet, la classe moyenne bénéficie selon Bruno Astarian et Robert Ferro d'un sur salaire compris comme « une prime de soumission (au capital) et une prime d'autorité (sur le prolétariat) ». De plus, ce groupe prouve son existence propre par ses combats menés, qui sont analysés à travers plusieurs chapitres. Or, en s'engageant dans des luttes interclassistes aux côtés de la classe moyenne, le prolétariat « n'a aucune possibilité de créer les conditions du dépassement de sa contradiction avec le capital ». Mais une nouvelle crise mondiale devrait exacerber les tensions entre ces classes antagoniques et « se solder ou bien par une révolution communiste victorieuse ou bien par une restructuration ultérieure du mode de production capitaliste ».</p> <p>NEDJIB SIDI MOUSSA</p>

HISTOIRE

Hassan II et son jardin secret

Les *Écritures de la survie en milieu carcéral* (1) proposent une étude approfondie des récits de survivants ayant connu l'expérience de la séquestration durant les « années de plomb » du roi Hassan II du Maroc. Récits tardifs, impossibles du temps du roi, alors que le système politique était fondé sur l'intimidation et l'éradication de toute forme de contestation par l'instauration de la terreur, ils mettent aussi en évidence les responsabilités des acteurs de la scène internationale, dont la France, dans l'étouffement de la vérité carcérale.

Les textes autobiographiques ont été rédigés par quatre membres de la famille Oufkir, deux des trois frères Bourequat, Ali et Midhat-René, et six militaires. Les raisons de leur incarcération sont diverses : appartenance à la famille d'un cadre condamné, rivalités, le « *hasard fatal d'avoir été présent au mauvais moment* », l'engagement dans l'opposition. La narration de la violence subie se double de l'évocation des « outils » qui leur ont permis de résister.

Un premier volet est consacré à la famille Oufkir, emprisonnée au lendemain de l'exécution du général le 16 août 1972. Commence alors pour la mère et ses six enfants, âgés de 3 à 18 ans, une réclusion de près de vingt ans, allant jusqu'à un isolement individuel total dans des cellules obscures « *destiné à obtenir la mort par inanition et maladie* » : la mort doit être lente et le désespoir pousser à la folie. Des supplices qui, pour Malika Oufkir, s'inscrivent dans la tradition ancestrale des punitions infligées par le palais.

Si la religion et la volonté de protéger ses enfants soutiennent la mère, pour Raouf, 14 ans lors de son incarcération, ou pour Malika, l'aînée, l'humour, la culture et l'imagination constitueront la « boîte à outils » de la survie. Et il en faut, pour affronter un épisode d'exécution factice ou la tentative de suicide du petit frère de 7 ans.

Le deuxième volet est consacré aux frères Bourequat, de nationalité française, enlevés à leur domicile de Rabat en 1973 « *dans la plus profonde indifférence de la part de la France* », séquestrés dans des prisons secrètes pendant vingt ans, dont une dizaine au bagne de Tazmamart, qualifié de mal absolu par ses victimes, « *version modernisée de l'oubliette médiévale* ». S'ils décrivent à leur tour les tortures et les conditions de détention qui leur ont laissé des séquelles physiques irréversibles, Ali Bourequat dresse également un portrait sans fard d'un souverain cruel, « *à la vie privée grevée*

par les vices » et néanmoins aimé de l'Occident, qui lui savait gré de contenir le fondamentalisme.

S'achevant sur le récit des militaires incarcérés à Tazmamart de 1973 à 1991, les uns après le coup d'État manqué de Skhirat en 1971 et les autres après l'affaire du Boeing en 1972, cette étude rappelle qu'il en va de la responsabilité de chacun « *pour que de telles abjections soient fermement dénoncées et éradiquées* ».

Autre illustration de cette plongée en enfer, le récit autofictionnel *À qui le tour?* (2) de l'écrivain et critique marocain Abdelkader Chaoui. Professeur et militant du groupe marxiste du 23-Mars, il a connu dès 1974, quinze années durant, les horreurs de la réclusion dans ce que Hassan II considérait comme son « *jardin secret* ». Il choisit de troquer l'autobiographie contre l'autofiction, qui autorise une plus grande métaphorisation, et lui

permet aussi de répertorier les souffrances des victimes sans accabler les bourreaux, tout en se livrant à une autocritique de son rapport aux idéologies de gauche.

Abdelkader Chaoui conte ainsi l'histoire d'Abdelkader Chaoui, attendant sur son lit d'hôpital une opération potentiellement fatale. Plusieurs personnages, y compris le sien, parlent de lui, une polyphonie qui compose une réflexion sur les engagements et les désillusions humaines et politiques, les amitiés, les amours, la vie...

AREZKI METREF.

(1) Jeanne Fouet-Fauvernier, *Écritures de la survie en milieu carcéral. Autobiographies de prisonniers marocains des « années de plomb »*, L'Harmattan, Paris, 2019, 304 pages, 31 euros.

(2) Abdelkader Chaoui, *À qui le tour?*, Presses universitaires de Lyon, 2019, 96 pages, 10 euros.

BEAUX LIVRES

Les bonheurs du regard

NICOLAS Bouvier disait être devenu photographe, par accident, pour gagner quelques sous au Japon, dans les années 1950. Pourtant, le rapport de l'écrivain à l'image fut intime et durable, comme le montre *Du coin de l'œil* (1). Sans jamais théoriser, Bouvier y dessine sa conception de la photographie : disponibilité de l'œil, attention au beau et à l'incongru, souci du témoignage et goût de l'humain.

Il y parle aussi de son métier d'iconographe, profession qu'il contribua, avec quelques autres pionniers, à inventer – un beau livre l'atteste (2) –, et qui consiste à fournir les éditeurs en illustrations variées. Avec son expérience du monde et des bibliothèques, sa faculté à voyager dans le temps, son sens des analogies, sa passion (à la fois savante et canaille) pour les arts populaires, les gravures anciennes, les grimoires, Bouvier y fit merveille – cherchant partout, exhumant des figures inconnues,



Dans notre époque envahie d'écrans, ils offrent un heureux contrepoint.

ANTONY BURLAUD.

(1) Nicolas Bouvier, *Du coin de l'œil. Écrits sur la photographie*, Héros-Limite, Genève, 2019, 224 pages, 14 euros.

(2) Olivier Lugon, *Nicolas Bouvier iconographe*, Infolio, Gollion (Suisse) - Bibliothèque de Genève, 2020, 160 pages, 26 euros.

RACE ET THÉÂTRE. Un impensé politique.

– Sylvie Chalaye

Actes Sud, coll. « Papiers », Arles, 2020, 152 pages, 16 euros.

La question de l'absence de représentation des artistes « non blancs » de France est de plus en plus posée au théâtre, où la scène demeure, bien plus que pour le cinéma, la danse ou la musique, un espace qui leur est souvent fermé, en particulier dans le théâtre public subventionné. La longue recherche de Sylvie Chalaye, anthropologue et historienne des dramaturgies afro-contemporaines, est intéressante à plus d'un titre. Elle remonte aux origines historiques de la « racisation », liée à l'esclavage et à la colonisation, et rend compte de manière érudite d'un parcours de reproduction de la stigmatisation et de l'exclusion. Fine connaissance des artistes et des compagnies, elle donne à voir la vitalité d'un travail qui reste peu médiatisé, et le combat des principaux intéressés qui passe aujourd'hui par des actions de protestation ou la création de réseaux et d'associations comme Décolonisons les arts. On regrette que certaines problématiques, comme celle qui pose la pièce du Sud-Africain Brett Bailey *Exhibit B*, sur les « zoos humains », attaquée par certains pour racisme, aient été traitées de manière superficielle. Mais il ne fait pas de doute que l'ouvrage, qui invite à la mobilisation, ouvre une piste de réflexion qui sera nécessaire de creuser.

MARINA DA SILVA

BIOGRAPHIES

ORWELL. – Pierre Christin et Sébastien Verdier.

Dargaud, Paris, 2019, 160 pages, 19,99 euros.

Cette biographie en bande dessinée explore les multiples facettes de l'auteur de *La Ferme des animaux* et de 1984, Eric Blair (1903-1950), alias George Orwell (du nom d'une rivière anglaise où cet amoureux de la nature aimait pêcher). À sa sortie d'Eton (il en gardera l'accent pincé), Orwell devient policier dans l'empire des Indes – son rejet du colonialisme inspirera *Une histoire birmane*. Revenu en Europe, il vivote au fil de petits boulots et décrit la pauvreté dans des récits incisifs et critiques (*Dans la déche à Paris* et à Londres, *Le Quai de Wigan*). Volontaire lors de la guerre d'Espagne, il combat dans les rangs du Parti ouvrier d'unification marxiste (POUM), dénoncé et attaqué par les communistes staliniens (*Hommage à la Catalogne*)... L'ouvrage, essentiellement en noir et blanc, insère dans le cours de la biographie des textes d'Orwell, illustrés par des « invités », Manu Larcenet, Blutch, Enki Bilal... Les auteurs Sébastien Verdier et Pierre Christin (un des créateurs en 1967 du personnage de *Valérián*) soulignent pour finir comment la novlangue a envahi notre quotidien (« plan social » = licenciements) et combien l'adjectif « orwellien » peut être dévoyé.

CÉDRIC GOUVERNEUR